



Des récifs et des hommes

Pêcher pour exister

De Matthieu Juncker
avec Catherine Sabinot
et Bertrand Juncker



ngan jila ● centre culturel

Tjibaou

agence de développement
de la culture kanak



Institut de Recherche
pour le Développement
FRANCE

En Nouvelle-Calédonie, la pêche est partout.

Autour des îles, dans les paroles échangées,
dans les rituels.

La pêche nourrit les hommes. La pêche
coutumière nourrit les relations entre les clans.
Elle permet la construction d'une identité. Elle
est la raison d'exister des clans de la mer.

Embarquez sur la pirogue et observez ! Vous
découvrirez en chemin ce que pêchent les clans
de la mer, pour qui ils pêchent, la place qu'ils
réservent à chacun d'entre eux, comment ces
pêches traversent les générations, et comment
elles continuent d'exister même lorsqu'elles ne
se pratiquent plus.



SOMMAIRE

- Pêches coutumières à l'île des Pins > pages 3 à 9
- Pêches coutumières à Ouvéa et à Gomen > page 10
- Remerciements > page 12

BÖJE

Clan de la mer

À l'île des Pins, la pêche joue un rôle essentiel dans l'organisation de la société. Elle permet de renforcer les liens entre les clans au travers d'échanges.

Chaque clan a un rôle sur l'île. Celui des **Böje**, le **clan de la mer**, est de servir la grande chefferie et d'honorer les cérémonies coutumières par le produit de sa pêche. Un mariage, un décès, l'intronisation d'un petit chef... Les **Böje** se réunissent pour aller cueillir les fruits de la mer. C'est leur travail.

Nowùü ö gï, « Notre champ, c'est la mer ! » témoignent les Vieux du clan de la mer à Vao, les Douépéré et les Tikouré. Leur offrande sera le produit de leur pêche. Mais pas n'importe quelles espèces ! Celles ayant une valeur coutumière : le **mikwaa**, poisson prestigieux, la **tortue**, le **mulet** ou le **dawa**. Les clans de la terre déposeront quant à eux l'igname sur la grande natte des échanges.

Vémià öö, littéralement « mouiller le filet », est un évènement qui permet aux **Böje** d'affirmer leur position dans l'île. Lors de la première pêche annuelle au **mikwaa**, les poissons sont d'abord offerts au grand chef. Ils sont ensuite partagés entre les huit tribus de l'île. Ces **pêches coutumières** rappellent aux autres clans leur fonction au sein de la société **kwényï**. Elles sont, au fond, des **pêches identitaires**.

« Notre champ,
c'est la mer ! »



Des espèces emblématiques

**MÌKWAA, DÈÈ ÔÔ,
NGÀRÀ, DEÉ**
[mìkwaa, tortue verte, mulet, dawa]

Mìkwaa, tortue verte, mulet et dawa sont les espèces ciblées par la pêche coutumière à l'île des Pins. Les Kwényi disent qu'elles « **accompagnent l'igname** ».

Ces animaux sont appelés dans la langue de l'île **dèè mii**, ce qui signifie « vrais poissons », leur donnant un statut particulier. Ils sont ceux recherchés pour accompagner les **dèè ku**, les « vraies ignames » ou « ignames chefs » lors des cérémonies importantes.

Ces animaux constituent des liens entre les clans et permettent de renouveler les liens avec les Ancêtres. Ces relations à l'invisible sont matérialisées dans l'art. Ainsi, le *mìkwaa* et la tortue sont souvent représentés par les artistes du clan de la mer. Leurs motifs apparaissent dans les sculptures sur bois devant la chapelle de Notre-Dame-des-Pirogues, à la mairie, dans les jardins des habitants de Vao...

Au-delà du rôle social et culturel que jouent ces espèces, elles ont aussi en commun de fournir une chair abondante lors des cérémonies. Une tortue verte de taille moyenne nourrit une tribu. Le comportement grégaire des *mìkwaa*, des mulets et des dawas permet d'en cerner un grand nombre en un seul coup de filet et de satisfaire ainsi de nombreux convives.



Mìkwaa



Tortue verte



Mulet



Dawa

En quête du poisson du ciel

KWAA

[Chercher le poisson]

À l'île des Pins, la pêche au *mikwaa* n'est pas une pêche comme les autres... C'est une pêche **collective**, menée par le **clan de la mer**. Cette pêche ne s'improvise pas. Elle est minutieusement orchestrée, car « l'adversaire » est de taille.

Le repérage du banc essentiel avant d'envoyer les hommes à la pêche, le départ des pirogues de Pwadèwia, la recherche du poisson, le lâcher du filet, le partage du poisson... Chaque étape suit un protocole, une gestuelle précise. Cette **organisation**, héritage d'une pratique séculaire, est la seule à permettre de capturer ce poisson rusé. Elle répond également à des **codes propres aux membres du clan de la mer**, témoins du lien qui les unit et qui renforce leur **identité** face aux clans de la terre.

Un petit bruit, un simple tapotement maladroit de la perche sur le fond, et c'est tout le banc qui prend la fuite.



Une pêche où chacun a sa place

GĬ VÙNÙ VĬ KÔ DAA

Il ne suffit pas d'être membre du clan de la mer pour savoir pêcher ! Il faut connaître la mer, le comportement du poisson, savoir naviguer.

L'organisation hiérarchique à terre, très perceptible notamment au moment des prémices de l'igname, s'efface partiellement en mer. À terre, il y a les grands frères et au-dessus d'eux les chefs de famille, les chefs de clan, puis le petit chef. C'est ce chemin que suivra le tubercule sacré, l'igname, pour être présenté à la grande chefferie.

En mer, les rapports sont différents. Bien sûr, les jeunes restent sous l'autorité de leurs aînés mais les **compétences et l'expérience entrent en jeu**. Le petit frère, habituellement discret à terre, conseillera par exemple au petit chef d'attendre avant de dérouler le filet. Un jeune au regard aiguisé saura diriger la pirogue, depuis le sommet du mât, vers le banc de *mikwaa*. Chacun trouve sa place sur la pirogue.

Ces pêches coutumières sont réservées aux **hommes**. Les plus jeunes à embarquer sur les pirogues ont environ huit ans. Pour les plus Vieux, il n'y a pas de limite d'âge ! Ce sont eux les plus expérimentés.

Les femmes maintiennent le secret de cette sortie en mer jusqu'au retour des pêcheurs. Elles les accueillent au bord de mer et préparent un feu de bois, du thé, du manioc...



La pirogue pour pêcher le *mikwaa* BÉRÈWÈ

La coque des pirogues pontées utilisées pour pêcher le *mikwaa* est fabriquée dans deux essences de bois : le kohu, *kù*, un bois très dense, quasiment imputrescible mais difficile à travailler, ou le pin colonnaire, *xùrù*, plus tendre et très abondant à l'île des Pins.

Pour entretenir la coque, il faut régulièrement la sortir de l'eau pour éviter l'attaque des tarets, de petits mollusques marins qui se nourrissent du bois.

Les charpentiers marins de l'île des Pins sont formels, il faut choisir le bon moment avant d'abattre un tronc d'arbre pour fabriquer une coque : « Les fibres sont gorgées de sève à la lune montante. Il faut attendre la vieille lune pour couper le bois [la lune décroissante]. La sève descend dans les racines. Les bestioles ne viendront pas attaquer le bois. »

Le bois coupé est d'abord écorcé puis partiellement évidé sur place à la tronçonneuse pour être allégé. Autrefois, les Vieux creusaient le fût à l'herminette et puis plaçaient des tisons pour consumer le bois. Le feu était rudement efficace pour creuser

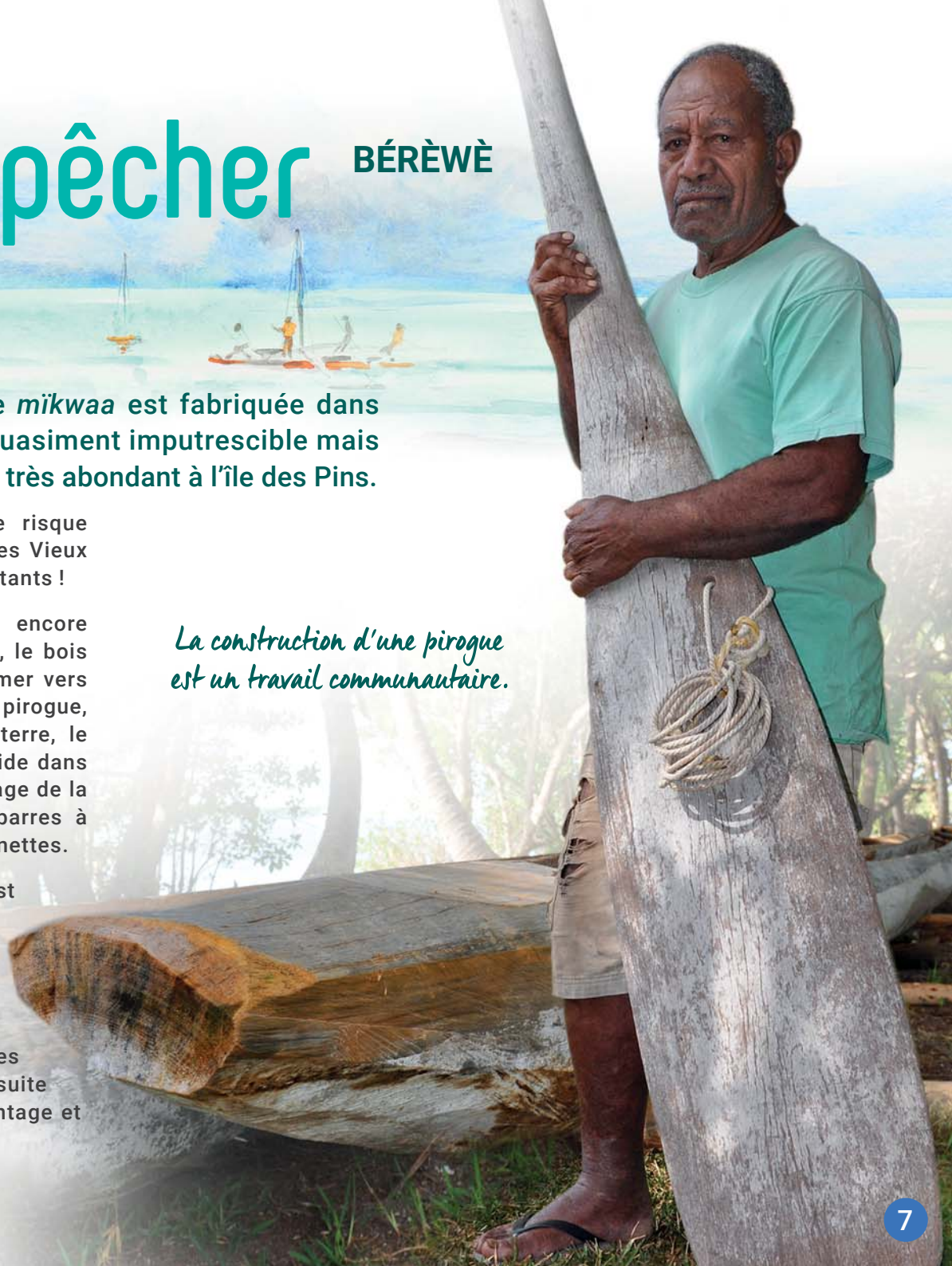
le cœur de l'arbre, mais le risque d'affaiblir l'ouvrage amenait les Vieux à une vigilance de tous les instants !

Halé à la force des bras, encore aujourd'hui, à travers la forêt, le bois est ensuite acheminé par la mer vers le lieu de construction de la pirogue, en baie de Saint-Joseph. À terre, le futur piroguier trouvera de l'aide dans la tribu pour poursuivre l'évidage de la coque avec des barres à mine et des herminettes.

*Une pirogue en kohu
c'est pour la vie.*

La coque est ensuite laissée quelques semaines au fond de la mer afin que le sel imprègne le bois au plus profond de ses fibres et le protège contre l'attaque des insectes. Se succéderont ensuite les étapes de coffrage, de pontage et de mise en place du balancier.

*La construction d'une pirogue
est un travail communautaire.*



Du temps des Vieux à aujourd'hui

La pêche au *mikwaa*, à l'image de l'organisation de la société, des savoirs et des pratiques, s'est sans cesse adaptée depuis un siècle. L'arrivée de la religion a conduit à nommer les pirogues Saint-Paul ou Saint-Pierre par exemple, à abandonner certains rituels et magies propitiatoires, à bénir les pirogues avant leur mise à l'eau...

De nouveaux matériaux ont été intégrés dans les outils de pêche, comme dans les **moyens de navigation**. L'arrivée des moteurs a également modifié la pratique de la pêche. Ils autorisent les pêcheurs à aller plus loin, en sécurité. **Ces évolutions ont permis à cette pêche de perdurer sans perdre ses valeurs fondamentales** : l'organisation sociale de la pêche, le respect, le partage, la coutume.

Néanmoins, depuis 2011, la pêche coutumière au *mikwaa* s'est arrêtée, faute de poisson selon les pêcheurs. L'intensification, ces dernières années, des nuisances sonores liées à une fréquentation accrue du lagon et des îlots par les touristes expliquerait la **disparition des mikwaa**. Les pêcheurs n'observent plus ces poissons autour de l'île

des Pins mais sur des récifs éloignés comme ceux de la Corne Sud, à *Jukuru*. Là-bas, à plus de 30 milles nautiques au large de l'île des Pins, c'est bien loin pour les pirogues !

Pour de nombreux pêcheurs, **la pêche coutumière au mikwaa est indissociable de la pirogue**. Car la pirogue est silencieuse. « *La pirogue respecte le poisson.* » Le clan de la mer estime que la pêche au *mikwaa* ne pourra reprendre que si des espaces marins autour de l'île des Pins sont protégés des bruyantes allées et venues des bateaux à moteur.

*Il ne faut pas perdre la pirogue,
C'est notre moyen de navigation.
C'est beau, une pirogue.
La construction,
La navigation...*

*La pêche traditionnelle
de la tribu, si on perd ça,
on va dire quoi dans
le futur à nos enfants ?
C'est quoi notre culture ?*

Pirogues de l'île des Pins
Album de l'archevêché de Nouméa.
Archives de la Nouvelle-Calédonie

Et demain ?

Si le devenir de la pêche au *mikwaa* à l'île des Pins demeure incertain, la persistance de la pirogue et plusieurs initiatives récentes laissent entrevoir l'espoir que cette pratique perdure ainsi que les valeurs qu'elle porte.

Les Vieux comme les jeunes montrent une volonté partagée de se réappropriier par la pratique les essentiels de la pêche en pirogue.

La grande chefferie a décidé, en mars 2016, d'interdire la fréquentation de l'atoll de Nokanhui où passent d'habitude les *mikwaa* sur le chemin de leur migration.



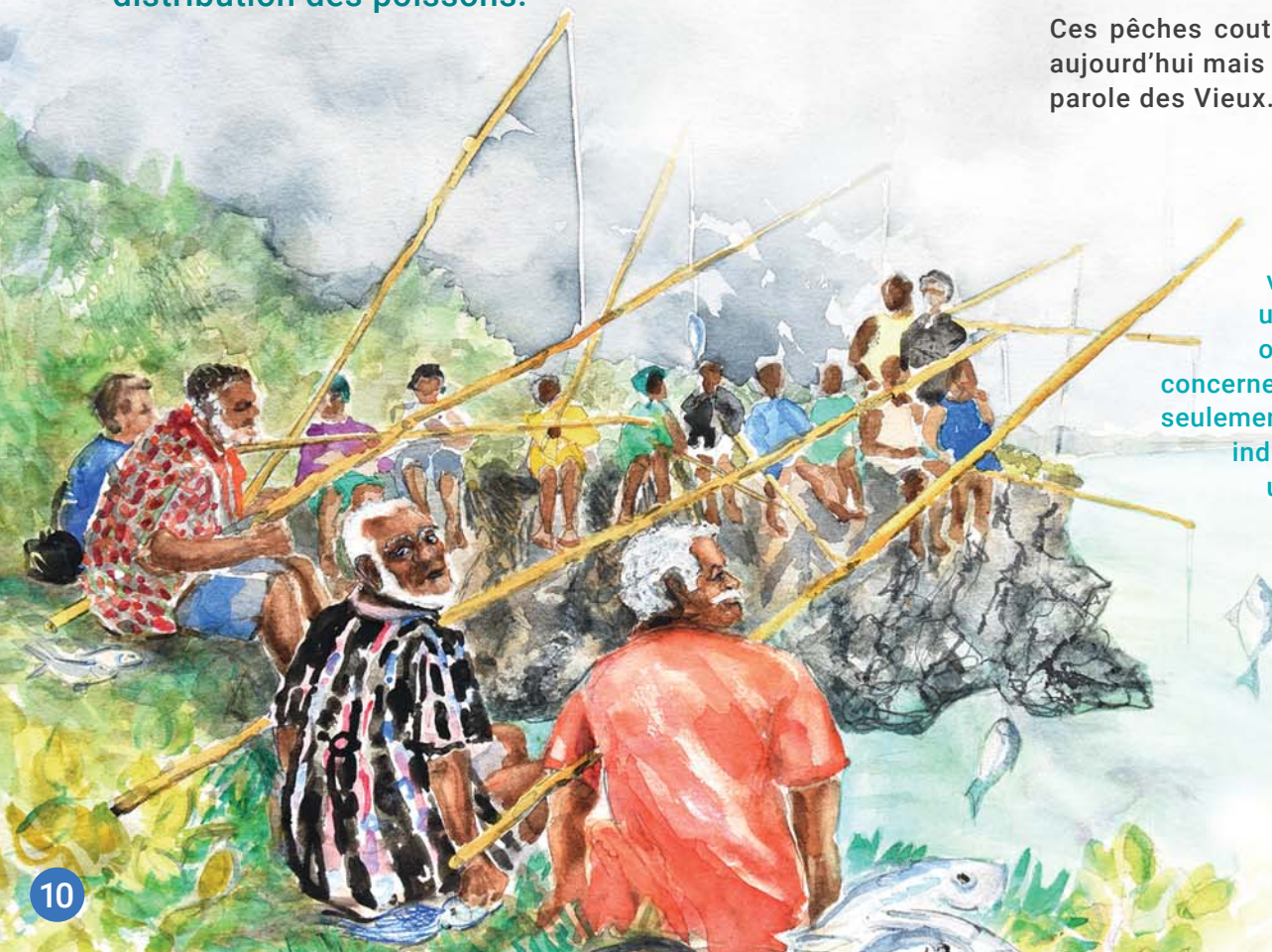
Des pêches coutumières disparues?

D'autres pêches coutumières ont existé en Nouvelle-Calédonie. Elles reposaient sur des clans, chacun assumant une fonction précise : gardien des lieux, pêcheur, porte-parole de la chefferie ou chargé de la distribution des poissons.

Ces pêches collectives permettaient d'affirmer la position des différents clans au sein de la société kanak comme celle du clan de la mer à l'île des Pins pour pêcher le *mikwaa*. À **Mafatou**, au sud d'Ouvéa, dans les îles Loyauté, ou à **Gomen**, dans le Nord-Ouest de la Grande Terre, deux pêches traditionnelles ont fini par disparaître il y a près de trois générations. Les raisons précises de l'arrêt de ces pêches demeurent incertaines. Le **non-respect de la coutume** et des « règles », des « **tabous** », est souvent invoqué par les clans de la mer. Plus rarement, la surexploitation des poissons.

Ces pêches coutumières ne se pratiquent plus aujourd'hui mais elles vivent encore à travers la parole des Vieux...

Les tabous sur les lieux de pêche en Nouvelle-Calédonie sont nombreux et variés. Ils impliquent toujours une interdiction de passage ou de prélèvement. Ils peuvent concerner tous les habitants de l'île, seulement certaines tribus, ou certains individus. Généralement, un clan, une personne, a pour rôle de lever ponctuellement ces interdictions afin d'organiser par exemple une pêche collective pour un événement particulier : un mariage, l'intronisation d'un chef, la fête de l'igname etc. Si ces interdictions ont d'abord une fonction sociale, ils ont aussi un rôle bénéfique pour la préservation de la faune marine.

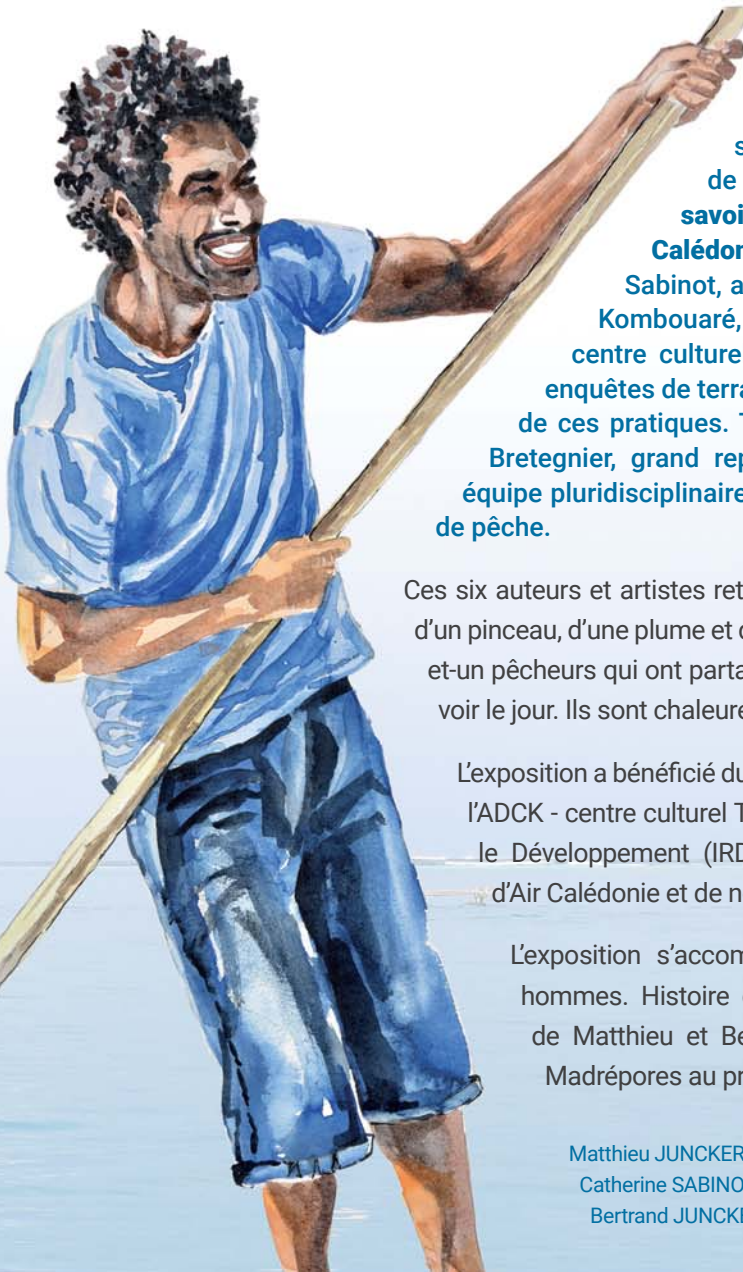




Tous les clans étaient là.
Les Wagnibegue, gardiens de Mafatou,
bien sûr, et les autres clans de Mouli
aussi, Fatu, Pulu-Wanumélé et Tonga.

C'était l'époque
de nos grands-pères...

Remerciements



Le projet « Pêcher pour exister » est né de la volonté d'un père et de son fils, Bertrand et Matthieu Juncker, de partager avec le grand public les savoirs liés à la pêche en Nouvelle-Calédonie. Ils se sont entourés de Catherine Sabinot, anthropologue de l'IRD et de Floriane Kombouaré, enquêtrice culturelle de l'ADCK - centre culturel Tjibaou pour approfondir, par des enquêtes de terrain, la dimension sociale et culturelle de ces pratiques. Thomas Douchy, vidéaste et Claude Bretegnier, grand reporter, sont venus compléter cette équipe pluridisciplinaire pour saisir, sur le vif, des moments de pêche.

Ces six auteurs et artistes retranscrivent leurs observations à l'aide d'un pinceau, d'une plume et d'une caméra. Grâce à eux et aux vingt-et-un pêcheurs qui ont partagé leurs savoirs, cette exposition a pu voir le jour. Ils sont chaleureusement remerciés.

L'exposition a bénéficié du soutien des autorités coutumières, de l'ADCK - centre culturel Tjibaou, de l'Institut de Recherche pour le Développement (IRD), du Musée de Nouvelle-Calédonie, d'Air Calédonie et de nombreux autres contributeurs.

L'exposition s'accompagne du livre « Des récifs et des hommes. Histoire de pêcheurs de Nouvelle-Calédonie » de Matthieu et Bertrand Juncker, publié aux Editions Madrépores au premier trimestre 2018.

Matthieu JUNCKER <mjuncker@gmail.com>,
Catherine SABINOT <catherine.sabinot@ird.fr>,
Bertrand JUNCKER <b.juncker@yahoo.fr>

Pour aller plus loin...

Juncker M, Juncker B (2018) Des récifs et des hommes. Histoires de pêcheurs de Nouvelle-Calédonie. Madrépores. Nouméa, 168 p.

Leblic I (1989) Les clans pêcheurs en Nouvelle-Calédonie. Le cas de l'île des Pins. In: Cahiers des Sciences Humaines 25(1-2). La pêche. Enjeux de développement et objet de recherche. Editions de l'ORSTOM, Paris, pp 109-123.

Leblic I (2008). Vivre de la mer, vivre avec la terre... en pays kanak. Savoirs et techniques des pêcheurs kanak du sud de la Nouvelle-Calédonie, Société des Océanistes, Travaux et documents océanistes 1, Paris, 288 p.

Sabinot C, Lacombe S (2015). La pêche en tribu face à l'industrie minière dans le Sud-Est de la Nouvelle-Calédonie. Revue de la Société Internationale d'Ethnographie, 5, La mer et les Hommes : 120-137.

Sabinot C, Bernard S (2016). An emblematic marine species at a crossroads in New Caledonia: Green Turtle. In: Fache E. et Pauwels S., Resources, boundaries and governance : What future for fisheries in the Pacific?, Pacific-credo Publications, pp. 199-220.

Sarasin F., Görödé D. (préf.), Kaufmann C. (préf.), Ammann R. (trad.), Gasser B. (trad.). Ethnographie des Kanak de Nouvelle-Calédonie et des îles Loyauté : 1911-1912. Paris : Ibis Press, 2009. 297 p.

Teulière-Preston, M.-H. (2000). Le droit maritime kanak et ses transformations. In A. Bensa & L. Leblic (dir.) En pays kanak. Ethnologie, linguistique, histoire, archéologie en Nouvelle-Calédonie. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, pp. 129-146.



Téléchargeable sur
la page de l'exposition



Reefs and men

Fishing for Living

From Matthieu Juncker
with Catherine Sabinot
and Bertrand Juncker



ngan jila ● centre culturel

Tjibaou

agence de développement
de la culture kanak



Institut de Recherche
pour le Développement
FRANCE

Fishing is everywhere in New Caledonia.

Around the islands, in the words exchanged
and in customary rituals.

Fishing feeds people. Customary fishing
feeds relations between clans. It helps build an
identity. It is the reason for being for the sea
clans.

Board the pirogue and observe! On the way, you'll
discover what the sea clans fish for, who they
fish for, the place reserved for each of them,
how these forms of fishing have travelled down
through the generations, and how they continue
to exist even when no longer practised.



SUMMARY

- Customary fishing on the Isle of Pines > pages 3 to 9
- Customary fishing on Ouvéa and Gomen > page 10
- Acknowledgements > page 12



BÖJE Sea Clan

On the Isle of Pines, fishing plays a fundamental role in how **society is organised**. It enables ties between clans to be strengthened through trade and exchanges.

Each clan has a role on the island. For the **Böje**, the **sea clan**, their role is to serve the High Chiefdom and honour the customary ceremonies with the fruits of their fishing. A wedding, a death, the enthronement of a village leader... The **Böje** come together to harvest the fruits of the sea. That's their job.

Nowùù ö gï, "Our field's the sea!" declare the Elders of the sea clan at Vao, the Douépéré and Tikouré people. Their offering will be the fruits of their fishing. But not just any species! Only those with a customary value: the **mikwaa**, a prestigious fish, the **turtle**, **mullet** and bluespine unicorn fish known as the **dawa**. Land clans, on the other hand, will offer the yam on the great trading mat.

Vémià öö, literally meaning "wetting the net", is an event that allows the **Böje** to affirm their position on the island. For the first **mikwaa** catch of the year, the fish are first offered to the high chief. They are then shared between the island's eight tribes. These forms of **customary fishing** remind the other clans of their role in **kwényï society**. They are, in essence, forms of **fishing for identity**.

« Our field's
the sea! »



Emblematic species

MÌKWAA, DÈÈ ÔÔ,
NGÀRÀ, DEÉ

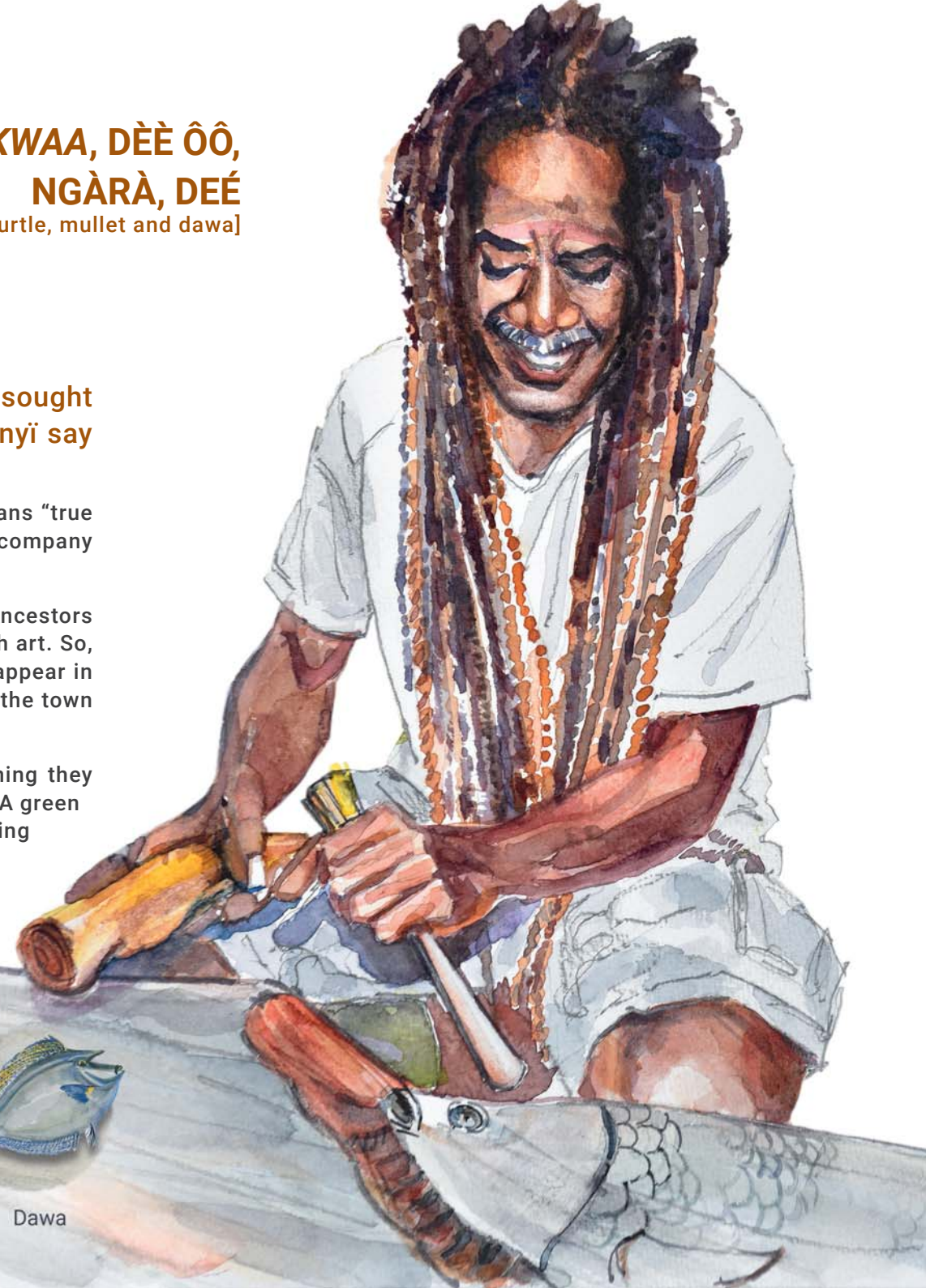
[mìkwaa, green turtle, mullet and dawa]

Mìkwaa, green turtle, mullet and dawa are the species that are sought after in the customary fishing of the Isle of Pines. The Kwényi say they “**accompany the yam**”.

In the language of the island, these animals are called *dèè mii*, which means “true fish”, giving them a special status. These are the fish sought after to accompany the *dèè ku*, “true yams” or “chief yams” in important ceremonies.

These creatures form bonds between the clans and allow the bonds with the Ancestors to be renewed. These relations with the invisible take material form through art. So, the *mìkwaa* and turtle are often depicted by sea clan artists. Their motifs appear in the wooden sculptures in front of the Notre-Dame-des-Pirogues chapel, at the town hall and in Vao residents’ gardens amongst other areas.

In addition to the social and cultural role these species play, the other thing they have in common is that they provide an abundance of flesh for ceremonies. A green turtle, weighing an average of 150 kg, feeds an entire tribe. The schooling instinct of *mìkwaa*, mullet and dawa makes it possible to surround a large number of them with a single cast of the net and thus catch enough to satisfy many guests.



Mìkwaa



Tortue verte



Mulet



Dawa

The quest for fish from the gods

KWAA

[Searching for fish]

On the Isle of Pines, fishing for *mikwaa* is not like any other fishing... It's a form of **collective** fishing, carried out by the **sea clan**. This fishing is not improvised. It is minutely orchestrated as it involves a sizeable "adversary".

Spotting the main shoal is essential, before sending the men out to fish, launching the Pwadèwia pirogues, hunting for the fish, releasing the net, sharing out the fish... Each stage has its own protocol, a precise set of actions. This **organisation**, the legacy of a secular practice, is the only way of catching this crafty fish. It also meets the **conventions** specific to members of the sea clan, as evidences of the bond that unites them and that reinforces their **identity** when facing the land clans.

A slight noise. A clumsy tap of the rod on the bottom and the whole shoal will flee.



Fishing gives everyone their place

Being a member of the sea clan is not enough for you to know how to fish! You have to know the sea, how the fish behave, and how to navigate.

The hierarchical structure that is very noticeable on land, particularly during “first fruits” yam rituals, practically fades away at sea. On land, there are the older brothers and above them the heads of the families, the clan chiefs and then the village leader, known as the petit chef. This is the path that the sacred tuber, the yam, will follow for its presentation to the High Chieftom.

At sea, the relationships are different. Of course, the young remain under the authority of their elders but **skills and experience come into play**. The younger brother, usually unassuming on land, will, for example, advise the village leader to wait before letting out the net. A youngster with sharp eyes will be able to direct the boat, from the top of the mast, towards the shoal of *mikwaa*. Everyone has their place on the pirogue.

This customary fishing is reserved for **men**. The youngest on board the pirogues will be about eight years old. And there’s no upper age limit for the Elders! They are the most experienced. The women keep this sea trip secret until the fishermen return. They welcome them back on shore and prepare a wood fire, tea, manioc and so on.



The pirogue for catching *mikwaa*

BÉRÈWÈ

The hull of the decked pirogues used in fishing for *mikwaa* is made from two types of wood: Kohu, known as *kù*, a very dense wood, virtually rot-proof but hard to work, or Columnar Pine, known as *xùrù*, which is softer and grows in abundance on the Isle of Pines.

To maintain the hull, it needs to be taken out of the water regularly to prevent it being attacked by teredo, or shipworms, small marine molluscs that feed on wood.

Marine carpenters on the Isle of Pines are very definite, they must choose the right moment before felling a tree trunk to make a hull: "The fibres are full of sap at the time of the rising moon. You have to wait for the old moon to cut the wood [the waning moon]. The sap sinks down into the roots. Bugs won't come and attack the wood."

Once the wood has been cut down, it is first stripped of bark then partially hollowed out by chainsaw on the site where it was felled in order to make it lighter. In olden days, the Elders used to hollow out the trunk with an adze and then carefully positioned firebrands to

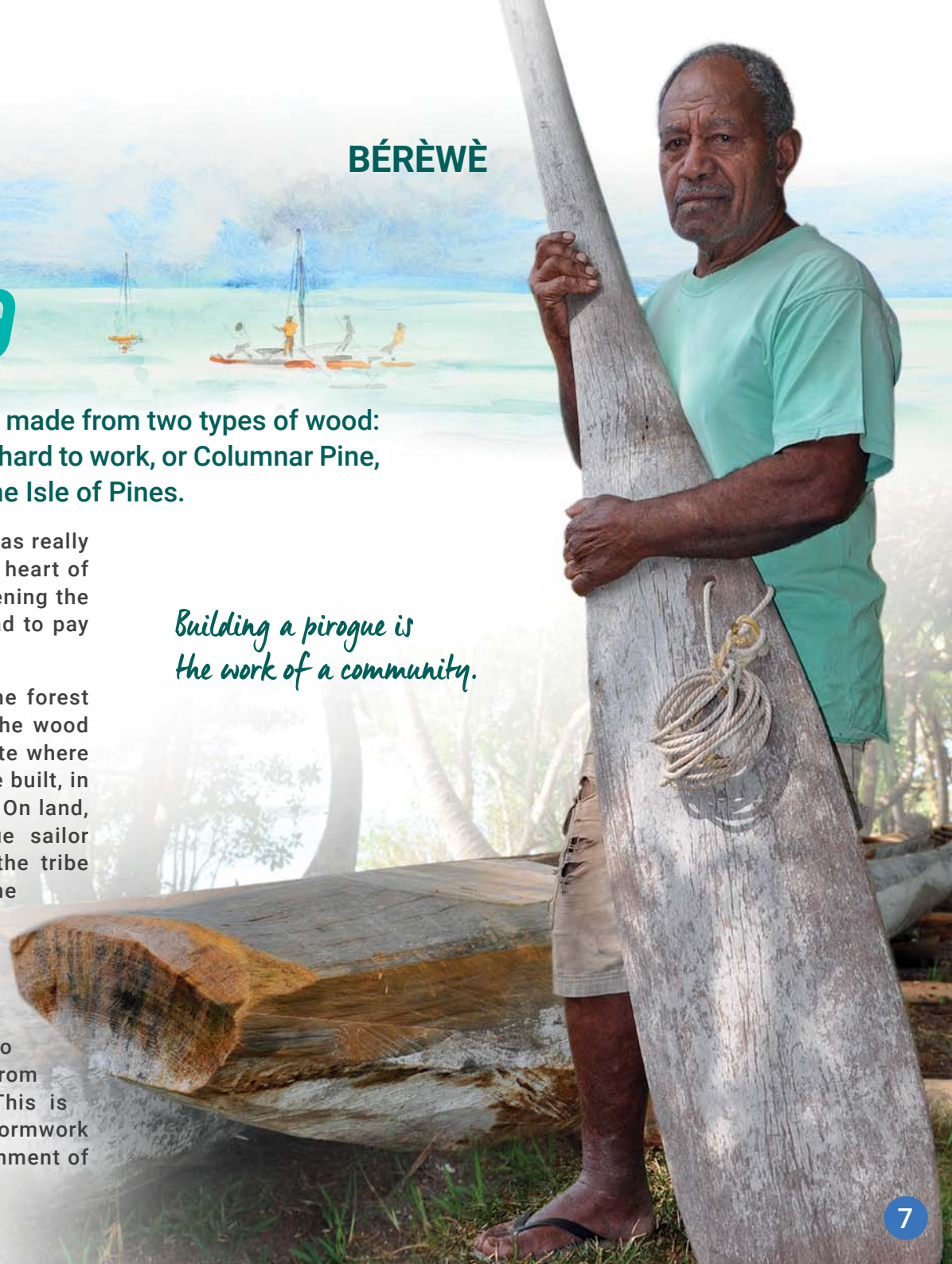
consume the wood. The fire was really effective at hollowing out the heart of the tree, but the risk of weakening the structure meant the Elders had to pay constant attention!

After being hauled through the forest by hand, as it still is today, the wood is then taken by sea to the site where the pirogue will be built, in Saint Joseph bay. On land, the future pirogue sailor will find help in the tribe to continue hollowing out the hull with miners' bars and adzes.

The hull is then left at the bottom of the sea for a few weeks for salt to soak deep into the wood fibres, protecting it from being attacked by insects. This is then followed in turn by the formwork and decking stages and attachment of the outrigger.

Building a pirogue is the work of a community.

A pirogue made from kohu is for life.



From the days of the Elders through to today

KAARE RÉ WANÖ
MÔ KAARE RÉ GAÖ

*We must not lose the pirogue.
It's our means of navigation.
A pirogue is beautiful.
The construction,
the sailing...*

Mikwaa fishing, like knowledge, practices and the way society is organised has been adapting ceaselessly for a century. The arrival of religion led to pirogues being called Saint Peter or Saint Paul, for example, and to the abandoning of certain rituals and propitiatory magic and to the blessing of pirogues before launching them for the first time...

New materials have been added to the fishing tools used and likewise to the **means of navigation**. The arrival of engines also changed the practice of fishing. They allow the fishermen to go further, safely. These **developments** have enabled this type of fishing to endure without losing its fundamental values: the social organisation of fishing, respect, sharing and custom.

Nevertheless, customary fishing for *mikwaa* stopped in 2011, owing to a lack of fish, according to the fishermen. In recent years, the increase in noise pollution related to the rise in visitor numbers to the lagoon and islets might explain the **disappearance of the *mikwaa***. Fishermen no longer spot

these fish around the Isle of Pines but rather on distant reefs such as those of the Corne Sud area, at *Jukuru*. A distance of over 30 nautical miles out to sea from the Isle of Pines is a really long way for pirogues!

For many fishermen, **customary fishing for *mikwaa* is indissociable from the pirogue**. Because the pirogue is silent. "*The pirogue respects the fish.*" The sea clan believe that fishing for *mikwaa* will only be able to start up again if marine species around the Isle of Pines are protected from the noisy comings and goings of motor boats.

*If we lose the tribe's
traditional fishing,
what will we say to our
children in the future?
What is it, our culture?*



*Pirogues of the Isle of Pines.
Album of the archdiocese of
Noumea. Archives of New Caledonia*

And what about tomorrow?

TRĒBÈRÈ NÖ TAA KAARĒ

If the future for *mikwaa* fishing on the Isle of Pines remains uncertain, the pirogue's endurance and several recent initiatives allow a glimmer of hope that this practice may continue to survive, along with the values it conveys.

Elders and young people alike show a shared determination to re-appropriate through practice the essentials of fishing by pirogue.

The High Chieftdom decided in March 2016 to ban visits to the Nokanhui atoll, where the *mikwaa* usually gather on their migration route.



Customary fisheries gone?

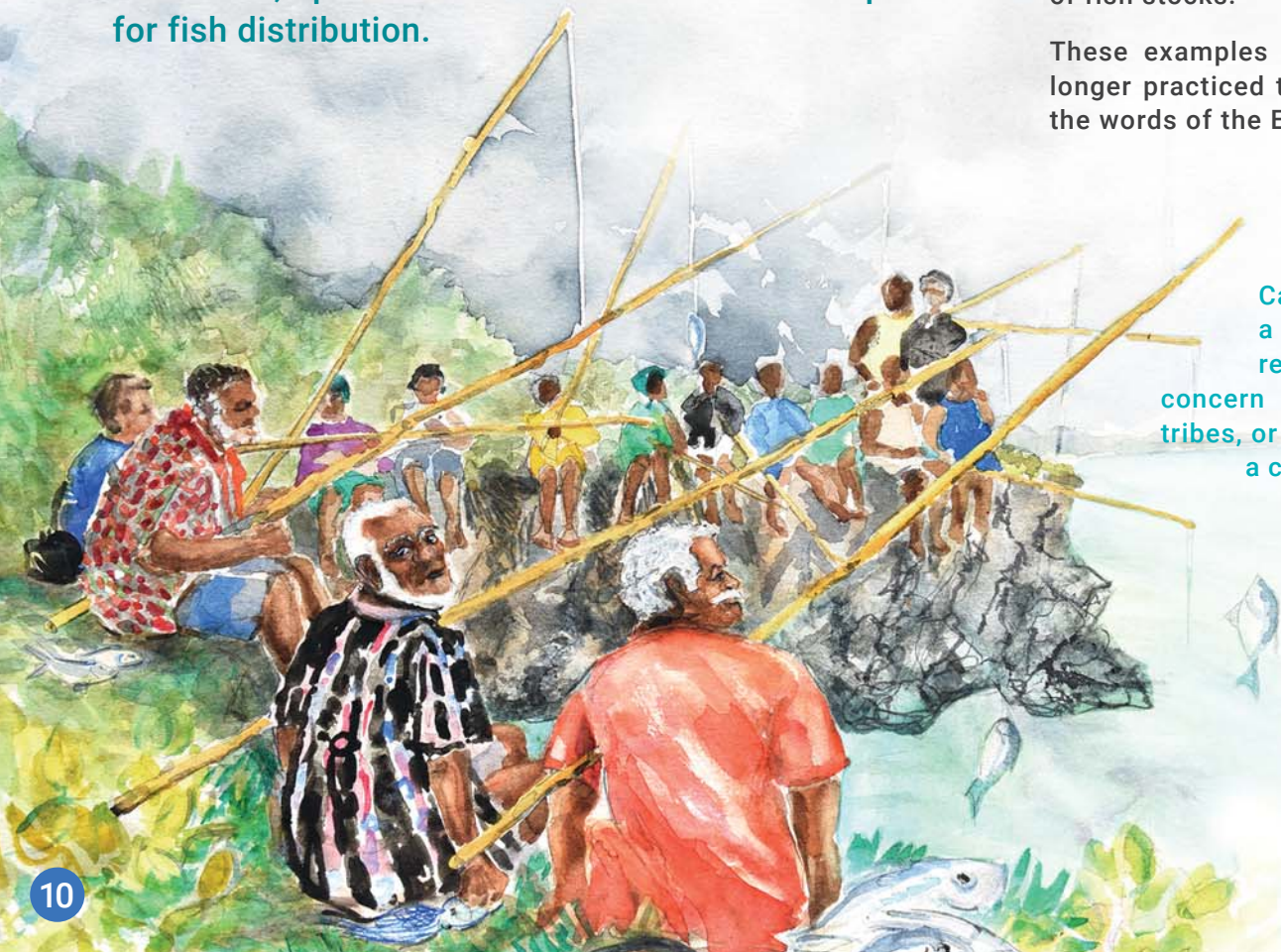
Other forms of customary fishing existed in New Caledonia. They were based on clans, each assuming a precise function: guardian of the fishing grounds, fisherman, spokesman for the chiefdom or responsible for fish distribution.

This collective fishing helped to affirm the position of the different clans within Kanak society, like that of the sea clan on the Isle of Pines, with their role of fishing for *mikwaa*.

At **Mafatou**, in the south of Ouvéa in the Loyalty Islands, or at Gomen in the north-west of Grande Terre, two types of traditional fishing ended up becoming lost nearly three generations ago. The precise reasons why this fishing stopped remain uncertain. **Failure to respect the custom** and the “rules” or “taboos”, is often mentioned by the sea clans. More rarely, overexploitation of fish stocks.

These examples of customary fishing are no longer practiced today but still live on through the words of the Elders...

There are many, varied taboos relating to the fishing grounds in New Caledonia. They always involve a ban on travelling through or on removing anything. They may concern all residents or only certain tribes, or certain individuals. Generally, a clan or a person has the role of lifting these bans at specific moments to arrange, for example, a collective fishing expedition for a particular event, such as a wedding, the enthronement of a chief, the yam festival etc. While these bans may have, first and foremost, a social function, they also play a beneficial role in preserving marine fauna.

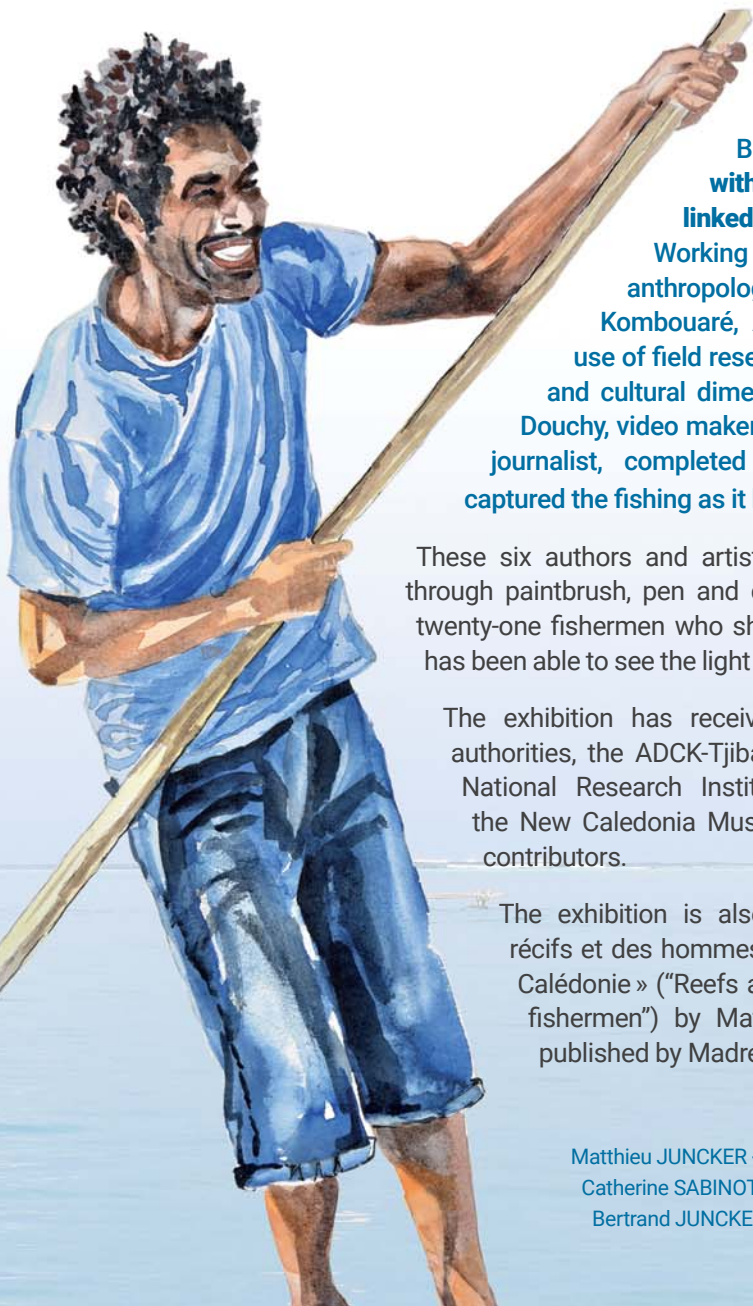




*All the clans were there.
Waniabegue, guardians of Mafatou,
of course, and the other clans of Mouli
too, Fatu, Pulu-Wanumêlé and Tonga.*

It was the time of our grandfathers...

Acknowledgements



The “Fishing for Living” project is the result of a desire of father and son,

Bertrand and Matthieu Juncker, to share with the general public, the knowledge linked to fishing in New Caledonia.

Working with them were Catherine Sabinot, anthropologist from the IRD, and Floriane Kombouaré, ADCK Cultural Researcher, who, by use of field research, added more depth to the social and cultural dimensions of these practices. Thomas Douchy, video maker, and Claude Bretegnier, international journalist, completed the multi-disciplinary team, who captured the fishing as it happened.

These six authors and artists have rendered their observations through paintbrush, pen and camera. Thanks to them and to the twenty-one fishermen who shared their knowledge, this exhibition has been able to see the light of day. They receive our warm thanks.

The exhibition has received the support of the customary authorities, the ADCK-Tjibaou Cultural Centre, the IRD (French National Research Institute for Sustainable Development), the New Caledonia Museum, Air Calédonie and many other contributors.

The exhibition is also accompanied by the book « Des récifs et des hommes. Histoires de pêcheurs de Nouvelle-Calédonie » (“Reefs and Men. Histories of New Caledonia fishermen”) by Matthieu and Bertrand Juncker, to be published by Madrépores in the first quarter of 2018.

Matthieu JUNCKER <mjuncker@gmail.com>,
Catherine SABINOT <catherine.sabinot@ird.fr>,
Bertrand JUNCKER <b.juncker@yahoo.fr>

To find out more ...

Juncker M, Juncker B (2018) Des récifs et des hommes. Histoires de pêcheurs de Nouvelle-Calédonie. Madrépores. Nouméa, 168 p.

Leblic I (1989) Les clans pêcheurs en Nouvelle-Calédonie. Le cas de l’île des Pins. In: Cahiers des Sciences Humaines 25(1-2). La pêche. Enjeux de développement et objet de recherche. Editions de l’ORSTOM, Paris, pp 109–123.

Leblic I (2008). Vivre de la mer, vivre avec la terre... en pays kanak. Savoirs et techniques des pêcheurs kanak du sud de la Nouvelle-Calédonie, Société des Océanistes, Travaux et documents océanistes 1, Paris, 288 p.

Sabinot C, Lacombe S (2015). La pêche en tribu face à l’industrie minière dans le Sud-Est de la Nouvelle-Calédonie. Revue de la Société Internationale d’Ethnographie, 5, La mer et les Hommes : 120–137.

Sabinot C, Bernard S (2016). An emblematic marine species at a crossroads in New Caledonia: Green Turtle. In: Fache E. et Pauwels S., Resources, boundaries and governance: What future for fisheries in the Pacific?, Pacific-credo Publications, pp. 199-220.

Sarasin F., Görödé D. (préf.), Kaufmann C. (préf.), Ammann R. (trad.), Gasser B. (trad.). Ethnographie des Kanak de Nouvelle-Calédonie et des îles Loyauté : 1911-1912. Paris : Ibis Press, 2009. 297 p.

Teulière-Preston, M.-H. (2000). Le droit maritime kanak et ses transformations. In A. Bensa & L. Leblic (dir.) En pays kanak. Ethnologie, linguistique, histoire, archéologie en Nouvelle-Calédonie. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l’homme, pp. 129-146.



Downloadable on
the exhibition page